22 février 1915,

Mon cher frère, je prends le temps de t'écrire en ce jour très important. Je te souhaite un merveilleux anniversaire et plein de santé à toi et à ta belle famille. Je me rappelle parfaitement le jour où tu es arrivé, il y a de cela 30 ans déjà. Le vent soufflait fort emmenant les légers flocons de neige s'écraser contre les parois de la fenêtre de la chambre.

Je prends ma plume donc, pour me confier à toi comme à notre habitude. Te souviens-tu d'avoir combattu dans cet enfer, la guerre ? Je suis un homme bien modeste moi, je ne suis pas un soldat ! Mais je soigne, chaque jour, ces pauvres gens criant leur mère, leur femme ou leurs enfants ! J'entends chaque seconde ces tirs atteignant leur cible et leur victime en subir les conséquences, criant de douleur. Et ces obus éclatant à quelques mètres de notre campement médical. Depuis le début de la guerre, nous avons été déplacés deux fois. Une fois nous avons manqué la mort.

Je ne te raconte pas les heures de ramassage des malheureux blessés sur les champs de bataille. Ces pauvres soldats ne sont pas forcément morts. On les entend crier et on les voit gigoter dans tous sens, c'est un fort traumatisme de les voir dans cet état. Rares sont ceux qui s'en sortent. L'autre jour, j'ai vu un homme coincé dans des barbelés, un autre lui ressemblant comme deux gouttes d'eau, avait commis la plus grosse erreur de sa vie. Il est sorti des tranchées et il est allé le secourir. Hélas, ils ne s'en sont pas sortis.

Un jour, un bien bon soldat m'a donné un paquet de cigares et une ration de soupe. Le lendemain, nous l'avons retrouvé étalé sur le champ de bataille. Tout son corps était en sang. Le brave homme avait une plaie béante à la tête et avait perdu déjà trop de sang. Il en rejetait par sa bouche. Nous l'avons apporté très vite sur un lit et avons manqué de nous faire tirer dessus. Il gémissait de douleur. Nous avons fait le maximum pour lui mais il s'affaiblissait. Il allait mourir. Son teint devenait pâle et ses mains étaient glacées. Alors je l'ai pris dans mes bras. Peu de temps après, le malheureux ne gémissait plus et ne bougeait plus. Je lui ai alors donné en dernier échange, un cigare que j'ai renfermé dans sa main.

L'air de notre village me manque, ma femme et mon brave petit aussi. J'espère que cet enfer se terminera vite. Je ne trouve même plus le sommeil.

Embrasse tout le monde de ma part et transmets mes plus gros câlins à notre famille. Gros baisers à toi. J'espère que tes jambes vont guérir.

Maurice Laval.